

un, deux, trois

Sur le sens à donner à ce que nous vivons en matière de vie en couple, cet article, sur un mode critique, participe de l'air du temps. Il nous fait des raisons de vivre à deux dont l'une, et non des moindres, n'est autre que la nécessité du sentiment, distinct de l'amour comme don. Le couple, entité imaginaire par excellence, cristallise nos rêves et nos peurs, nos espoirs et nos souffrances de vie. Il est enjeu de construction de soi avec un (e) autre, de fondation d'une famille et, de plus en plus souvent, de séparation. En effet, ce sur quoi se constitue un couple peut aller à rebours de ce qui le fonde : la parole qui réunit en séparant. La vie en couple est engagement dans ce qui parle. Y fait obstacle le sentiment. Le couple est un lieu de tension entre la tentation de l'Un (babélisme conjugal) et l'écart où se pose la fonction tierce du langage. Un juste rapport des temps ouvre sur la fécondité de l'amour¹.

A Marie-Pierre

« Depuis que nous sommes un dialogue... »

Hölderlin

« Et Isaac introduisit Rébecca dans sa tente :
il la prit et elle devint sa femme et il l'aima.
Et Isaac se consola de la perte de sa mère. »

Genèse 24, 67

Autrefois le mariage assurait l'ordonnement des fonctions et des rôles que la société réservait aux femmes et aux hommes dans la génération, la vie sociale et l'espace familial. Il concrétisait, comme acte symbolique, les rapports d'alliance de deux lignées hétérogènes. Notre temps, marqué par le refus des dispositifs institutionnels propres à régler la vie collective et par le défaut des rites de passage propres à assurer l'intégration des membres de la société, est en quête de modèles nouveaux. Ceux-ci passent par des pratiques et des discours : nouveaux pères, cohabitation, couple homosexuel, etc. Cela se fait. Cela se parle. Fait de société. Fait de discours.

1. En introduction à cet article, on peut lire : J. et M.-P. CLERGET, « Le couple et sa rencontre », *Couple et mariage*, Lyon, Chronique Sociale, 1981, pp. 9-27 ; J. CLERGET, « Fêlure », *Echanges-Notre Combat* 170, février 1983, pp. 16-18.

Joël Clerget

De nos jours, le couple reste la valeur de référence imaginaire, valeur refuge aussi. La cohabitation est acceptée non seulement comme retard au mariage, mais comme situation de fait, au sein de laquelle la venue d'un enfant ne conduit plus automatiquement au mariage. Le nombre des couples non mariés augmente. De même, celui des enfants nés de mères non mariées qui, pour la moitié environ, sont reconnus par leur père (1983).

Que La Rochefoucauld ait thématisé l'incompatibilité du mariage et des délices n'empêche qu'historiquement l'amour est entré dans une institution qui s'en passait fort bien. Quoique peut-être pas également à toutes les époques et dans tous les milieux. Pour Philippe Ariès, le mariage aurait été « colonisé par l'amour ». « *L'amour conjugal est une création du temps* », disait-il encore. Il naissait du compagnonnage, de la cohabitation. Donc l'amour venait (ou non) au sein du lien conjugal.

l'empire de la raison

Aujourd'hui il nous faut des *raisons* de se marier comme de vivre en couple. L'arme perversante de la psychologisation consiste en d'inépuisables « pourquoi ? ». La vie se transforme pour certains en la mise en scène (de ménage) des motifs, des raisons d'être ensemble. Se demander à tout moment les raisons que l'on a de vivre n'est pas vivre. La vie se donne sans raisons. Cette insistance du « pourquoi » est d'autant plus éprouvante que le choix de vie revient aux deux protagonistes. Cherchant à *savoir* ce qui les tient ensemble, ils n'ont de cesse de mettre en scène, dans des crises qui ne sont jamais véritablement critiques, ce qui pourrait les séparer pour mieux exposer leur lien à l'épreuve du temps.

Cela commence par l'éducation selon laquelle il faut s'aimer pour coucher ensemble. L'amour est prescrit comme un ingrédient du sexe dans la confusion du désir et des sentiments. Il suffirait aux jeunes de dire à leurs parents qu'ils s'aiment pour être autorisés aux relations sexuelles ou à la vie en couple. « Après tout, si vous vous aimez », entend-on. Certes la question de l'autorisation à rencontrer sexuellement un autre se pose. Elle était auparavant ritualisée. Autorisation qui repose, plus que sur un accord des parents, sur l'ouverture de leur enfant à ce qui parle dans la rencontre. Sinon, en vertu de je-ne-sais-quel droit de regard parental, il faut un peu d'amour pour faire passer le sexe. Mais le sexe n'est ni un remède ni une maladie. Comme l'amour, du reste, il ne relève d'aucune posologie. Tous deux sont partie prenante de la vie des humains.

Cette logique de la raison va jusqu'à se donner l'illusion d'aimer pour coucher. Confusion où s'engendrent toujours violence, mensonge et méprise. Faire l'amour revient alors à magnifier le sentiment. C'est nier qu'aujourd'hui comme hier, la première relation sexuelle nous engage réellement, imaginaiement et symboliquement. Comme le dit Sabine : « Lui donner ma virginité, c'était lui montrer que je voulais que ça dure toujours »².

Pour la majorité, l'entrée dans la vie en couple se fait sous le signe du *sentiment*, ce qui ne signifie pas qu'il en soit l'unique motif. Conséquence : pour les besoins de la cause, la modernité a fait de l'amour un sentiment, voire une passion. Elle n'a retenu que la face imaginaire du mot amour. Le couple, lieu du sentiment, devient une *affaire privée* : pas de curé, pas de maire, pas d'Eglise, pas d'Etat. Cela ne dure pas. Nombreux sont les concubins qui demandent à la mairie un certificat attestant leur vie commune. La vie en couple intéresse la vie sociale. Le fonctionnement social structure la vie de couple. Le concubinage (*cumcubare* : coucher avec) est remplacé par la cohabitation qui consiste à habiter ensemble sous le même toit. Toi et moi. Si cette forme de vie quasi conjugale a pu être en un temps provocation envers l'institution du mariage, force est de constater qu'aujourd'hui cohabitation et mariage sont frères jumeaux. La première n'est plus remise en cause du second. Néanmoins, les deux choix de vie ne s'équivalent pas psychiquement. La vie de cohabitation ne libère en rien de l'aporie propre à toute vie à deux.

la raison du sentiment

Risquons une hypothèse : *le sentiment est une contre-indication à l'institution matrimoniale*. (Je parle plus loin de l'amour). Le constat est simple : plus le sentiment domine, plus le mariage se raréfie (en France 416 000 en 1972, 300 000 en 1983). Corrélativement, plus le sentiment envahit le mariage, plus ce dernier est menacé. Pour preuve, l'augmentation du nombre des divorces, notamment après un temps de vie conjugale relativement court (2 ou 3 ans). La logique du sentiment est une condition reconnue de vie à deux. Elle justifie tout à la fois la constitution et la dissolution du couple. Plus de sentiment, plus de couple. Pas d'argent, pas d'épices. Selon nous, la fréquence du divorce ne tient pas seulement au sentiment, mais à ce dont le couple, à travers lui, est imaginaiement chargé : de beaucoup de maux, et de peu de mots bien souvent. Il n'est

2. Collectif, *La première fois*, Paris, Ed. Ramsay, 1981, p. 97.

pas rare de rencontrer des cohabitants de longue date pour qui le mariage fut l'acte de leur séparation effective. De même que l'achat de la maison pour un couple dit installé. Plus cocasse encore. Comme on n'est pas sûr de rester longtemps ensemble — les sentiments s'étiolent, n'est-ce pas ? —, on se marie à la mairie, mais pas à l'église. Divorce. On peut alors épouser religieusement, en grandes pompes et avec la bénédiction du curé, une nouvelle femme, à qui l'on peut offrir ce cadeau. Histoire vraie, qui ne semble pas poser beaucoup de questions au magistère.

Le sentiment que je viens de présenter comme une contre-indication au mariage est une *provocation* qui vise plus à faire vibrer une limite qu'à énoncer une vérité première. Cette réflexion m'est venue de *deux sources* :
1. Le sentiment et le discours amoureux (c'est-à-dire la nécessité du sentiment pour vivre) masquent totalement la dimension du *malentendu* qui existe entre homme et femme. Les mots de l'amour sont énoncés comme *preuves* du sentiment et du don de soi. Que rencontrons-nous alors ?
a. Une *déclaration* d'amour. « *Nous* nous aimons. Mais j'entends faire ce que *je* veux, sans contrainte. *Je* ne veux pas que le mariage *me* freine dans *mon* travail, *mon* ascension sociale, *mes* loisirs ou *mes* vacances ». On saisit tout de suite la place malaisée des enfants dans pareil couple. De plus, que d'infidélités plus subtilement perverses que des relations sexuelles extérieures se consomment à coup de nécessité de travail ou de ménage.

b. *Le besoin* d'être aimé se fait tel (chez l'un ou l'autre ou les deux à la fois) que les membres du couple vivent sur l'illusion du sentiment d'être ensemble. Les trois passions de l'être (amour, haine, ignorance) sont versées au compte du réel ou de la réalité, dans un radical refus de savoir. « Le passionné ne veut rien savoir ». Chez lui, l'aliénation à la *nécessité* d'être deux pour vivre confine à la haine, comme refus de l'autre qui s'ignore. Cet amoureux d'obligation s'accroche à la satisfaction, obturant l'altérité qui le fonde comme sujet de la parole. Sa haine insue oblitère ce qui lui ferait envisager la situation telle qu'elle est, autre qu'imaginée. Or, il ne peut s'imaginer lui-même autrement qu'il n'est, dans la satisfaction que lui procure le sentiment qu'il a des choses ou de son compagnon de vie. La *haine* touche à cet espace-temps intime (proche de la naissance) passé à réduire l'autre au sentiment que l'on a de lui ou d'elle. La quête est insatiable : aucun signe, aucun indice de l'amour ne peuvent satisfaire pareilles faim de savoir et soif de vérification.

Demander à l'autre : « M'aimes-tu ? » est une tentation de serpent à sornettes dont la langue *sait* que nulle réponse ne la satisfera jamais.

Demander l'amour est pire que demander la lune. La lune, on y va et on en revient. L'amour, quand il nous prend, on n'en revient pas. Le *besoin* d'être aimé signe l'absence d'amour. Du reste, la peur d'aimer n'est que l'écho de la peur de vivre, avorteuse du désir d'être vivant dans un corps sexué, souffrant et mortel. L'on pâtit du manque d'amour comme du manque de parole.

2. Une nouvelle forme de vie à deux se répand : *le chacun chez soi*. Chacun a son « appart » (élision où s'entend l'à part te ment insupportable), ses loisirs, son autonomie. « *On ne se retrouve que pour les meilleurs moments, histoire d'éviter les pires et l'usure quotidienne de la vie commune* »³. Les raisons de Sylvie sont claires : « *Je tiens farouchement à mon indépendance* ». Effectivement, lorsqu'on ne tient qu'à soi, il n'est pas possible de partager la vie de quelqu'un d'autre. Les motifs d'Elisabeth sont ceux-là même de la peur de vivre : « *Peur panique de s'engager vraiment, de construire quelque chose, c'est une forme de lâcheté, d'égoïsme, d'hypocrisie* ». Le caractère propre à toute relation imaginaire, c'est qu'elle n'engage ni dans les lieux, ni dans le temps, ni dans le corps. Ce mode de vie est aligné sur l'idée d'un couple délié de toute entrave institutionnelle : nouvelle manière de lutter contre la solitude sans reconnaître son isolement de fait.

le couple comme lieu

Ceci nous conduit à nous demander : sur quels *principes* les couples sont-ils formés ? N'y a-t-il pas aussi une intégration progressive du couple : le temps qu'il faut pour se dire l'un à l'autre que l'on est un couple, alors que manque tout rite de passage propre à en assurer la consécration. Il arrive ainsi que deux jeunes soient déclarés par d'autres « être *un* couple » avant que « d'être *en* couple ». Le principe actuel est celui du consentement mutuel, œuvre entre autres d'une religion de salut. Il n'y a pas seulement une opposition entre mariage d'amour et mariage de raison, mais bien plutôt tentative de concilier l'amour et la loi dans la recherche d'un « bien commun ». Ce qui *fonde* un couple et ce qui le *constitue* sont deux choses distinctes. Un couple peut se constituer sur la négation de ce qui le fonde : l'ordre de la médiation, de l'altérité de la parole qui ne ressemble à rien de ce qui s' imagine. La constitution de certains couples s'opère tout autant en fonction de la constellation familiale que par référence au sentiment. Une Africaine racontait, au grand

3. V. KIRSCH, « Chacun chez soi », *Femmes d'aujourd'hui* 23, juin 1985, p. 82.

Joël Clerget

dam des dames présentes, que c'était son frère qui lui avait choisi son mari. Elle a une telle confiance en son frère qu'il ne pouvait que bien choisir. De fait, elle disait être heureuse avec son mari.

Le couple est une entité paradoxale. On en a une expérience quasi sensitive. On en rêve comme projection de sentiment ou de bonheur. On le vit réellement dans les tourments et l'âpreté des jours, sans pouvoir se dire favorable à la paix dans les ménages. Nous refusons qu'existe un *écart* entre le couple *rêvé*, idéalisé comme espace de comblement, de plénitude et de réalisation de soi, et le couple *vécu* comme lieu de renoncement, de perte et de souffrance. Le risque, et la tension concomitante, consistent à confondre relation à l'objet d'amour et identification avec l'objet de satisfaction. Non point que nulle satisfaction ne vienne de l'objet d'amour, mais ce dernier est souvent mis en position d'être *propriété* de l'autre : une femme devenant ainsi pour son mari maîtresse, amante, pute et mère. Un même personnage en quête d'auteur pour une œuvre achevée. L'appropriation sur laquelle repose cet idéal de fidélité exige de l'autre qu'il soit le siège et le motif de tous les biens. Comme le disent F. Perrier et W. Granoff : « *Il voudra tout avoir, et la femme voulant avoir tout, ils sont faits pour s'entendre ou, plus exactement, pour se marier* »⁴.

Le couple est lieu de *tension* et de *conflit*, intra et extra-psychiquement. Ce qui le fonde n'est pas le fait d'être deux, mais une « relation d'eux » (J. Lacan). Il suppose donc en son fond une altérité tierce, sur laquelle se constitue la relation des deux qui s'engagent l'un avec l'autre. Bien sûr, sans faire fi des repères imaginaires et des images propres à chacun mises à leur juste place. Mais d'où nous vient le sentiment qu'il faut que ça dure ? D'où nous viennent la nécessité de durer ensemble, le dur désir de durer ?

l'un et l'autre

Que pouvons-nous donc *attendre* de l'autre quand nous vivons à deux ? Que respectant la vérité de la parole, il n'étouffe pas au fond de notre cœur l'éclosion des paroles en gésine. Qu'il n'étrangle pas la voix de notre existence quand du fond de la gorge sort le cri de naissance. Que pouvons-nous espérer de la vie commune ? Sinon que notre élan vers l'autre et ce qui le porte vers nous soient *rencontre*, autre chose que ce

4. F. PERRIER, W. GRANOFF, *Le désir et le féminin*, Paris, Ed. Aubier Montaigne, 1979, p. 73.

nous nous demandons l'un à l'autre. Au « l'un *et* l'autre » exigé par le sentiment de qui ne peut vivre l'un sans l'autre, peut répondre un « l'un *à* l'autre ». L'un entend que l'autre existe en son absence même. L'autre vit dans la communauté de leur présence. Cela, paradoxalement, nous le refusons. Car consentir à rencontrer l'autre, son conjoint, c'est vaciller de surprise, vivre l'étonnement du nouveau-né, être touché par l'inédit qui s'exprime. Etre au plus proche en assumant le lointain de l'autre, là où l'autre se fait autrui, est épreuve de vie commune. Cela nous fait peur, car l'amour ne doit rien au besoin d'être ensemble. Je suis même persuadé que nous ne pouvons véritablement *vivre avec* quelqu'un que lorsque nous n'avons plus besoin de lui. L'amour est détachement de l'autre comme objet de besoin. L'amour est au-delà des enjeux de l'insatisfaction. Nous pensons que puisque l'autre ne nous satisfait plus imaginaiement, nous devons nous séparer. Ceux qui ne vivent que l'un *par* l'autre ou l'un *pour* l'autre sont dans un état de violente aliénation. Mais la vie à deux ne saurait apporter toute satisfaction. Au creux de l'insatisfaction propre à toute vie, solitaire, en couple ou en société, nous découvrons le réel du désir de l'Autre qui nous appelle à résider là où nous ne savons pas. Telle est, de notre vie, la loi. Nous ne sommes véritablement ensemble, l'un avec l'autre, face à face, que lorsqu'un Autre est entre nous.

L'articulation de l'Un au Tiers se pose à tout couple qui ne veut pas être l'espace de fusion de l'un des membres en l'autre. La mêmeté d'aspiration que l'on trouve en toute vie à deux ne peut se soutenir durablement sans un écart qui déloge l'un et l'autre de la tentation de ne pouvoir supporter l'autre qu'à l'image de soi. La notion de couple pose avec acuité la référence à l'*idolâtrie*, à la contemplation de sa propre image dans l'autre, à la prise et à la fusion de l'autre dans la mêmeté de son imaginaire. Nul n'y échappe. Le mythe d'Amphitryon, si énigmatique soit-il, signifie pourtant clairement que « *pour que la situation soit tenable, il faut que la position soit triangulaire. Pour que le couple tienne sur le plan humain, il faut qu'un dieu soit là* »⁵. Un couple en l'absence de la médiation de ce qui nous constitue, le langage, et de ce qui nous fonde, la parole, n'est qu'une entité imaginaire. L'un de la toute-puissance peut-il s'ouvrir à la séparation entre moi et l'autre, entre nous deux tout autant qu'à l'intérieur de moi-même, à la division entre moi comme image et moi-je comme parlant ? Nous ne faisons qu'un, dans l'unité symbolique de deux qui s'aiment, que si cette unité non symbiotique est ouverte à l'altérité de ce

5. J. LACAN, *Séminaire*, Livre II, Paris, Ed. du Seuil, 1978, p. 306.

Joël clerget

qui parle en nous et entre nous. La vie en couple dans la durée par la remise cent fois sur le métier de la parole qui réunit en séparant n'est pas idyllique. Elle s'offre à la générosité de ce qui parle dans la foi en la parole. Elle s'offre à la ferveur d'être ensemble, deux, non identiques ni à l'un ni à l'autre.

La face imaginaire du cycle du désir a pour hantise le retour d'une *même* présence. Cette fiction de l'Un, agissante, est fruit du fantasme. Elle consiste à croire que le sujet du désir pourrait s'appuyer sur l'image d'une présence susceptible de prendre la place de l'objet perdu. Ainsi le pervers cherche une personne propre à occuper cette place de complément. Une hystérique et un pervers sont sur un bateau. Le pervers tombe à l'eau. Qui reste-t-il ? Une hystérique qui se met à pêcher dans les eaux troubles du sentiment. Elle ignore que le « pauvre » poisson qui semble se noyer et dont elle est le gibier sait parfaitement nager entre deux eaux. Ce qui est en cause, c'est à quel point le rapport de l'être humain à lui-même et à l'autre est investi libidinalement, du fait de la captation narcissique. Il désire une image de lui désirée par l'autre. Il appelle en l'autre l'image de lui-même qu'il y projette. L'impasse de vie de nombreux couples repose sur cette forme d'identification imaginaire.

Cette description fait le ressort de maintes pratiques de conseil conjugal. Elle n'est pourtant pas suffisante. Elle méconnaît que l'identification relève de la position structurale de l'Autre. Ce que véhiculent les médias comme recette de paix dans les ménages, à savoir que la femme joue le rôle de la mère, l'homme celui de l'enfant, n'est qu'abjection. Ce qui dans le signifiant implique la fonction de l'unité, c'est d'être différence pure. Autre variation sur le thème de l'un. Le signifiant est un en tant que différence pure. Ce qui est en cause, c'est la relation de l'Autre envers le sujet, soit son désir. C'est ce désir perçu par l'enfant entre ses parents et l'interdit mis à l'objet de son désir pour eux qui fonde son identité de sujet et le renvoie à son désir propre. Ce que n'entendent pas les sexologues qui promettent le bonheur par le plaisir d'organe.

sexe au logis

Les couples qui ont mis leur espoir dans le mirage sexologique ont vite découvert combien les spécialistes enfermaient le sexe dans la « *monotonie du rituel de volupté* » (P. Bruckner). Tout le monde ayant du plaisir aujourd'hui, l'art érotique — les anciens avaient une *ars amandi* plus subtile — consiste en la promotion des variations et des enchaînements

des plaisirs. « *La jouissance obligatoire et programmée devient une partie du travail ménager de la femme moderne* », dit Catherine Rihoit⁶. De fait, il s'agit d'un travail de production de plaisirs, alors même que le désir n'est pas véritablement engagé dans l'affaire. Après avoir promis le salut, quand ce n'est pas la guérison, par la jouissance, le thérapeute du sexe vous dit que si ça va mal, c'est que vous ne savez pas communiquer. Qu'à cela ne tienne. Il va vous l'apprendre. Confondant l'apprentissage du plaisir avec la crainte de tout un chacun face aux choses du désir, le valeureux docteur se penche sur le malheur des braves gens qui ne profitent même pas des agréments du sexe.

Qu'en sait-il ? Après tout, le sexe, comme lieu de passage de la parole entre deux êtres, peut être angoissant. Le bon soignant ignore qu'il n'est point de plaisir sans renoncement, sans délai dont l'attente oriente vers la rencontre. Corps, cul, cœur : même combat. Le lien conjugal devient le lieu d'exercice des petites perversions communes, comme le suggère l'expansion du magnétoscope et de la vidéo-cassette. Visionnant ensemble des positions et des artifices qu'ils n'ont pas le désir d'expérimenter entre eux ou des variations qu'ils n'ont point découvertes, les deux partenaires s'y retrouvent-ils ? Se retrouvent-ils pour parler de ce qui les sépare ?

La multiplicité des menus plaisirs de vivre en couple a toujours existé : faire des petits plats, apporter le café au lit, acheter un vêtement nouveau..., c'est même ce qui s'appelle avoir des *attentions* pour l'autre. Précisément, ce souci de l'autre dans le partage de la vie quotidienne pose l'autre comme autre. Être attentif à l'autre et le lui exprimer ne relève pas du seul plaisir, mais de la mise en pratique du désir d'être ensemble. Désir accordé à la loi de la rencontre. Cela est une écoute.

conjugaison

La conjugalité intéresse la grammaire et la conjugaison des temps. Pour être audible ou lisible, une phrase doit répondre aux règles de construction logique et temporelle. La vie est une phrase rythmée, construite selon une séquence ordonnée aux aléas du nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique dans notre existence. L'attente fébrile du prince charmant retarde l'avènement d'une rencontre, sans possibilité de prendre acte de la venue d'un être réel. L'idée de la *tendresse* est obstacle à son expression

6. C. RIHOIT, *Regards de femmes (J'ai lu)*, Paris, 1985, p. 76.

Joël Clerget

effective. Espérée de presque toutes les bouches, force est de constater qu'elle n'est pas une vertu conjugale majeure. Excepté chez certains vieux couples mariés, comme on le faisait en ce temps-là, pour avoir des enfants. Ce n'est point la fusion des temps qui garantit la bonne entente, mais au contraire leur concordance. Le temps où les corps dansent au jeu de connaissance. Combien de désillusions naissent de cette discordance temporelle ? Si le lit comme premier meuble précède l'acte de mariage comme premier papier, y a-t-il place pour les mots échangés, propres à susciter l'émergence d'un désir partagé ? Premier rapport sexuel brutal, sans préparation, dans l'angoisse d'être vu, entendu ou enceinte, sans avoir pris le temps de se parler. Pareils contretemps engendrent frigidité, impuissance, « trop tard » névrotique, désillusion. L'automatisme de l'acte s'adosse au refus inconscient dont ces manifestations sont le signe. « J'ai fait l'amour à ma femme », dit l'homme fier et sûr de son coup. Mais pendant ce temps-là, que faisait-elle ?

« Si j'avais su, j'aurais pas venu », dit le dicton ou « Tu n'es pas (aujourd'hui) celle que je croyais (hier) », se dit le présent qui se souvient de l'imparfait de son image. De fait, pensez à ce que pourrait être un passé composé avec un conditionnel, un futur sans présent, un passé sans avenir, un plus-que-parfait conjoint à un futur antérieur. Quelle joute ? Cette création du temps opère la rencontre des êtres qui s'inventent leur vie partagée. Telle est la fonction des *préliminaires* (avant le seuil) qui permettent le passage, le franchissement du seuil de nos rêves comme de celui de nos corps. Il n'est point de désir sans une attente, qui transforme la tension pulsionnelle, l'excitation sexuelle ou sensorielle en un temps propre à rencontrer un autre pour autre chose que la seule satisfaction. Or le désir actuel de tendresse est souvent évoqué comme contrepoinct de l'activité sexuelle. On peut lire dans *Marie-Claire* que 36 % des Françaises se passeraient d'acte sexuel et 68 % préfèrent la tendresse, les petits câlins⁷. Le refus de tout rapport sexuel conjugal a parfois des arguments bien spécieux. J'ai rencontré des diacres mariés qui, par peur de déplaire au Parfait, avaient choisi la continence. Pour eux, la chasteté consistait à vivre comme frère et sœur. Eh bien ! vivre comme frère et sœur quand on est marié n'est pas chaste, c'est même franchement incestueux (*in-castus* : non chaste, non pur).

7. A. WALTER, « Sondage tendresse », *Marie-Claire* 392, avril 1985, p. 64.

amour ou le sexe délogé

Le discours de l'amour n'est pas l'amour. Savoir parler d'amour ne garantit pas l'amour. Nous invoquons l'amour pour ne faire qu'Un avec l'autre, là où le rapport sexuel, de ne pas exister, nous sépare. Car loin d'être l'aspiration imaginaire de complétude ou de fusion, l'amour creuse notre faim de vérité et ne saurait guérir notre soif d'absolu. Il ouvre, par la reconnaissance de notre manque, le sillon de la rencontre. Nous croyons aimer alors que nous ne sommes qu'amoureux. L'être aimé est *un autre*. Il n'est point de couple uni par l'amour qui n'ait à prendre acte de la perte radicale de toute réalisation du désir d'être aimé. Ce risque inhérent à tout amour vrai implique une perte, fondatrice de toute rencontre. Telle est notre fidélité : rester au lieu où s'entend le visage de l'autre qui nous parle et nous aime. Car son amour même nous sépare. Il ne nous aime pas comme nous l'aimons nous-même. Nous sommes trois et « *l'amour est à réinventer* », pour le dire avec Rimbaud. L'amour réunit en séparant. En ce sens, il est parole.

L'amour est don et souffrance. Nous le refusons par peur de souffrir, car tout amour est déchirure au feu du temps et des mots. Notre peur d'aimer répond en écho à notre peur de vivre au sein de la parole et de la vie. Nous portons en nous une image de l'amour qui nous dispense d'aimer. Or l'amour vécu est précisément la mise à l'épreuve de cette image. Nous avons fait du cœur le sanctuaire de la sentimentalité alors qu'il est le lieu où la parole qui sépare vibre de notre union. Alors nous rêvons de l'idée de l'amour sans prendre le temps d'aimer. L'amour ne fait pas de sentiment. Il ne se sait pas. Il se vit.

Inséparables mais non confondus, tels sont l'homme et la femme unis par le mariage. Tout amour comporte la purification du fantasme de réunion imaginaire, le réel d'une déchirure et d'une faille, le symbole de la rencontre. En couple, nous faisons cette expérience. Rien ne dit à l'homme ce qu'est la femme. Rien ne dit à la femme ce qu'est l'homme. L'inconscient comprend un point de non-savoir de l'un sur l'autre qui les empêche de se prendre tout entiers l'un à l'autre sans Autre. Les deux sexes sont exilés, étrangers, sur les deux bords du fleuve Amour dont le pont est Parole. « *Quand tu me tiens dans tes mains, tu m'irrites toujours de ne pouvoir me saisir toute* », exprime Mireille Sorgue⁸. Les relations entre les sexes sont marquées de dysharmonie. L'harmonie n'est pas de l'ordre du plaisir, mais de l'ordre de la parole qui fait rapport entre les êtres.

8. M. SORGUE, *L'Amant*, Paris, Ed. Albin Michel, 1985, p. 15.

Joël clerget

L'homme s'use contre la femme comme le galet bercé par le lit de la rivière alerte. Il voudrait posséder cette terre étrangère comme le ferait un conquérant d'un territoire. Il n'a pas encore entendu qu'elle et lui, mari et femme, partagent une appartenance qui les désapproprie l'un de l'autre. Leur résidence commune est dans la demeure du parler. Telle est l'éthique humaine. Pourquoi posséder ce qui nous fait face et nous rend chaque jour plus humain et plus vrai ? L'homme a peur de la vérité, notamment quand il s'agit de s'ouvrir à l'enfant qui pourrait se concevoir quand il partage avec la femme les agapes de l'amour. Mais ce qui féconde notre vie ne nous appartient pas. Nous ne sommes pas propriétaires du *lieu* de notre vie. Exil.

On aurait dit qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, de toujours. Ç'eût été comme la réalité qui prend corps d'une rencontre avec la foi. Ç'eût été comme le rayonnement d'une Joie sans borne, de celle qui donne au cœur le parfum d'une présence indicible. La certitude du moment ne laisse aucun doute et le cœur dilaté chante les merveilles du monde. Comme la raison du temps évanoui, mais demeuré vivant. Un rien de bonheur. Un brin de tendresse au-delà des êtres et du ciel.

Il faut du temps au temps pour que s'accomplisse l'œuvre de la vérité. Un, deux, trois... Nous irons au bois.

Joël clerget

CROIRE AUJOURD'HUI

NOVEMBRE 1985

Pierre GUILBERT

Résurrection et eucharistie

André REBRÉ

Les discours missionnaires dans les Actes

René MARLÉ

La règle suprême : l'Écriture Sainte

Philippe HERMELIN

La confession, déclin ou mutation

Abonnement France : 130 F - Etranger : 160 F - Le numéro : 13 F
14, rue d'Assas - 75006 Paris - C.C.P. Croire aujourd'hui 3352 27 H Paris